# DE JOACHIM DU BELLAY A JULIEN GRACQ : LA LOIRE EN SON MIROIR

**Jacques BOISLEVE**

***"Loire vivant poème" : j'aurais pu emprunter au poète Pierre Garnier, invité en résidence à Rochefort-sur-Loire au printemps 1998, ce titre qu'il donne à son recueil car, dans ce parcours qui nous mène de la Loire angevine à la Loire nantaise sur les pas des écrivains, toutes mes lectures vérifient son intuition et j'en arrive moi aussi à cette conclusion : la littérature est le parfait miroir du fleuve.***

Pas n'importe quel miroir, en effet, mais celui, magique, des contes de Perrault qui sont aussi à bien des égards de *"La Belle au bois dormant"* à notre *"Barbe-Bleue"* des histoires de Loire.

Le miroir des eaux ne se contente pas de refléter fidèlement la réalité, ce qu'il fait déjà très bien, mais il dit surtout tous les secrets et les charmes du fleuve, sa puissance de séduction, ses infinis déploiements, invitant les plus aventureux au grand plongeon dans la surréalité [1].

## « VASTE FLEUVE, VASTE LUMIERE »

De la Loire orléanaise, Maurice Genevoix nous dit la proximité : son fleuve est celui des lève-tôt que sont, comme lui, les pêcheurs à la ligne et des infatigables coureurs des bois qui sont au contraire des couche-tard, tel son insaisissable Raboliot.

Genevoix n'a pas son pareil pour dire l'engourdissement du fleuve qui annonce la formation des glaçons, prélude à l'embâcle, la sourde montée des eaux prêtes à s'épandre de façon désastreuse dans toute la Vallée, le plus paisible bouchon coloré qui, en dansant sur l'eau, réveille le pêcheur de son demi-somme. Relisez *"Rémi des Rauches"* ou tout simplement *"La boîte à pêche"*. Indiscutablement, ces livres sont ceux d'un amoureux de la Loire. On lui doit notamment une parfaite définition de ce fameux bain de lumière qui donne au grand Val une bonne part de sa réputation :

*"La lumière, la tendre lumière. Elle émane du fleuve lointain, dans son dialogue avec le ciel. Aérienne, fluide, elle plane et se pose tout ensemble, elle enveloppe et elle caresse, glissante, stable, toute pure transparence et néanmoins imperceptiblement voilée..."* (l'Orléanais, préface).

Cette incomparable lumière de Loire si bien rendue par le peintre anglais Turner dans ses belles aquarelles.

Cette Loire de lumière, on la retrouve, vers Oudon, sous la plume de Pascal Quignard :

*"Loire que je revois, immense, plus belle que la Seine ou le Tibre, sorte de Gange immense, dans la lumière si étrange qui lui est propre. Vaste fleuve, vaste lumière grenue et prodigieusement dorée..."* (Le Salon du Wurtemberg) [2].

De la Loire tourangelle, René Boylesve exprime l'exquise urbanité et désigne d'emblée ses deux figures tutélaires : Rabelais le fol et Descartes le sage, trônant de part et d'autre du pont de pierre à Tours, en parfaite symétrie, car la Loire, fleuve *"nature"* se double d'un fleuve *"culture"*.

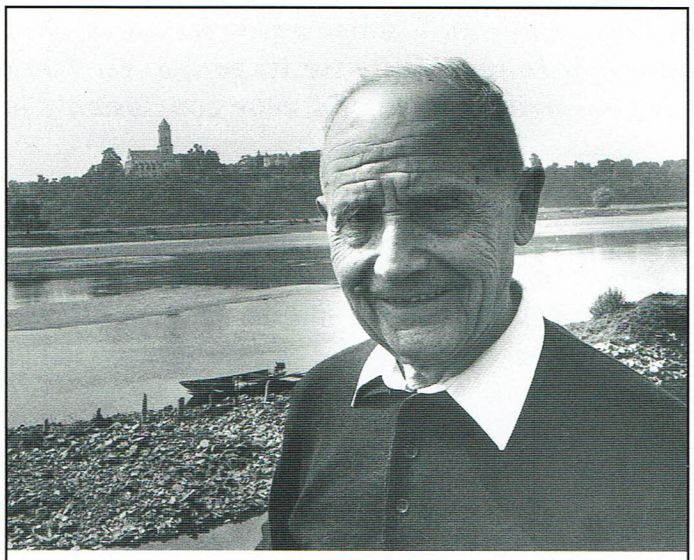
Quant à René Bazin, il vante la *"douceur angevine"*, sensible bien au-delà de l'Anjou, dans tout le Val, ainsi qu'il le souligne sous influence océanique :

*"Tout ceux qui habitent les bords de Loire peuvent en témoigner, ceux d'Angers et de Tours, ceux de Blois et d'Orléans, et de plus haut encore : le vent de la marée est sur nous à toute heure. On le reconnaît à son souffle, à son parfum, à son goût de sel nouveau ; mais surtout à la couleur du ciel, à la douceur qui descend là sur tout être vivant. Rien n'est mieux établi : le climat de la Vallée est dans l'obéissance à la mer..."*. (Paysages et Pays d'Anjou)

Comme ils en parlent bien de *"leur"* Loire, ces trois académiciens riverains, qui nous rappellent qu'il y a de longue date un pacte de qualité entre ce fleuve et notre langue. La Loire est bien, depuis Ronsard et notre du Bellay, *"le fleuve le plus français"*.

**Doux tuffeau, blonde pierre à soleil,**
**Témoin du parchemin et de l'enluminure,**
**Pain blanc des façades restées sans ride.**

(Paul Badin *"Permanence des fleuves"*)


**Julien Gracq**

Aux trois déjà cités – Genevoix, Boylesve, Bazin – il faut ajouter un quatrième écrivain : Julien Gracq. Autant qu'eux et même plus, il a une connaissance de la Loire non seulement indiscutable, mais réellement intime. Il est né et à Saint-Florent-le-Vieil en 1910 et a grandi au bord du fleuve, tout près de l'ancien grenier à sel, à deux pas du quai auquel les travaux en cours de *"La Loire navigable"* promettaient alors un regain d'activité.

De plus, sa Loire est déjà plus nantaise, si bien que ses observations viennent utilement compléter celles de ses illustres prédécesseurs. C'est principalement de notre Loire qu'il parle, de Bouchemaine à la mer, déjà bien différente de la Loire saumuroise, le fleuve intégral du tuffeau et de l'ardoise.

La Loire vers chez nous, en dépit de très belles vignes sur les coteaux est plus composite, la roche plus sombre, les garennes plus sauvages. Notons-le au passage, pour Julien Gracq, en amont d'Orléans, la Loire n'est plus tout à fait elle-même, le fleuve tel qu'il l'aime, en se plaisant à souligner le caractère longtemps quasi paradisiaque de l'île Batailleuse, lieu encore aujourd'hui de sa promenade quotidienne par-delà le pont de Saint-Florent. Là-haut :

*"Ni vigne, ni fleurs, ni tabac, la monotonie des façons culturales dépaysent brusquement ce fleuve femelle ; remplacées par les guérets, la voilure bougeante des peupliers, la fourrure des saules, la dentelle végétale sensuelle de ses rives, il donne l'impression bizarre de couler nu"*. (Lettrines 2)

L'île Batailleuse, qui s'offre en permanence à ses regards, en toute saison, sitôt ouverts les volets de sa *"maison de notaire"* (l'expression est de Jean-Edern Hallier), est pour lui, depuis son enfance, le paysage de Loire qui lui est le plus familier, souvent décrit, au point d'apparaître comme le paysage ligérien de référence pour cet auteur. Le premier recueil de *"Lettrines"* se ferme sur son évocation, et très tôt, dans le nouveau recueil, de nouvelles observations viennent enrichir cette thématique, non exempte de nostalgie. Car cette île, à l'image du fleuve lui-même si désert aujourd'hui, n'est plus ce qu'elle était. Plus encore que l'osier dont l'abandon de la culture est beaucoup plus ancien, le chanvre manque :

*"(j'ai vu) il y a quelques années seulement cesser de pousser en quelques semaines dans les champs de l'île Batailleuse ces petites futaies d'un vert sombre, si étrangement parfumées, qui donnaient au paysage de la vallée une touche luxuriante de plantation tropicale..."*. (Lettrines 2)

Le poète Edmond Humeau, compatriote de Julien Gracq – les deux hommes ont eu à quelques années près la même enfance florentaise – dans *"Loire angevine"*, prend appui sur cette évocation du chanvre, sitôt mis à rouir dans les boires en *"barges"* lourdement lestées de sable de Loire, pour raviver ses propres souvenirs :

*"Je ne me sens aujourd'hui qu'un Angevin de Provence, mais je reconnais que la disparition du chanvre dans la culture angevine est aussi grave que si mon pays d'adoption perdait ses herbes sauvages,*

*car l'odeur du rouissage demeure entêtante et le souvenir que j'en garde m'est pénible, indéfinissable comme la pourriture noble des raisins dont le Layon tire son Quart-de-Chaume"*. (Loire angevine)

Remarquable, ce glissement de pure poésie du fleuve à la vigne, de la vallée aux coteaux. Humeau poursuit :

*"On voit bien aux images de vendanges que c'est la grande fête de l'automne qui s'allume aux brantées et aux pressoirs dans les caves, ce vieux pressoir à bras, et je songe aux voluptés du foulage des raisins, pieds nus. Les vignerons seront toujours des paysans dont l'œuvre délicate et laborieuse élève ce qui demeure le sang de la terre, la sève des ceps qui se greffent à la souche dans le calcaire par les pluies et le soleil qui poudroient aux grappes juteuses dans la Coulée de Serrant, et bien sûr réjouit les buveurs dans ce petit bistrot de Savenières..."*. (Loire angevine)

Edmond Humeau introduit ici, sur cette si joyeuse *"trinquerie"*, les retrouvailles à la descente du train en gare de Béhuard-les-Forges, de ses *"Amis de Rochefort"*, poètes comme lui et que Julien Gracq songea lui-même, en cette année 1942 où il enseignait à Angers, à rejoindre. De ces poètes de Rochefort, évidemment nous en reparlerons, mais tenons-nous en pour l'heure à la vigne et au vin. Aux grands crus angevins cités par Humeau, prestigieux Savenières de la rive droite célébré par Curnonsky, et Quart-de-Chaume, le grand liquoreux de la rive gauche, véritable *"soleil en bouteille"*, Gracq préfère les vins nantais – lui-même d'ailleurs, par héritage, devint (petit) propriétaire récoltant de muscadet ! Il écrit :

*"Tout près de la place du Commerce (au cœur de Nantes), il y a quelques années encore, aux Grands Tonneaux, on pouvait boire du muscadet au robinet de la barrique, comme dans un cellier de la Haie-Fouassière"*.

Puis, évoquant l'attaque de Nantes par les Vendéens, il ajoute :

*"Quelque chose de sabotement fantôme claque encore sur le pavé de ce grand port cul-terreux, quelque chose de fruité et d'agreste, comme le frais goût de râpe de son petit vin paysan..."*. (Lettrines 2) Muscadet ou plus populaire Gros-Plant ?

De la Loire angevine à la Loire nantaise, Julien Gracq dans *"La forme d'une ville"*, a noté le passage progressif, observé par la fenêtre du train qui le conduisait de Saint-Florent à la mer :

*"D'une espèce de vallée tourangelle, virant sensiblement au sombre, mais toujours traînant le cortège bucolique de ses saules et de ses grèves, je passais à un estuaire nordique au ciel bas, encrassé de fumées jaunes et grises"*, opposant deux Loire qui s'ignorent *"celle des pêcheurs d'anguilles à l'amont de Nantes"* et *"celle des raffineries"* à l'aval. Cet estuaire, si différent de sa Loire florentaise. Dans le poème en prose qui ouvre magnifiquement le recueil *"Liberté grande"*, *"Pour galvaniser l'urbanisme"*, il évoque déjà *"Les berges boueuses, en migrations perpétuelles, de ce grand fleuve gris du nord appelant comme une rédemption la blancheur des cygnes de légende qu'est devenue dans un mélancolique avatar final la rivière lumineuse et molle de Touraine"*.

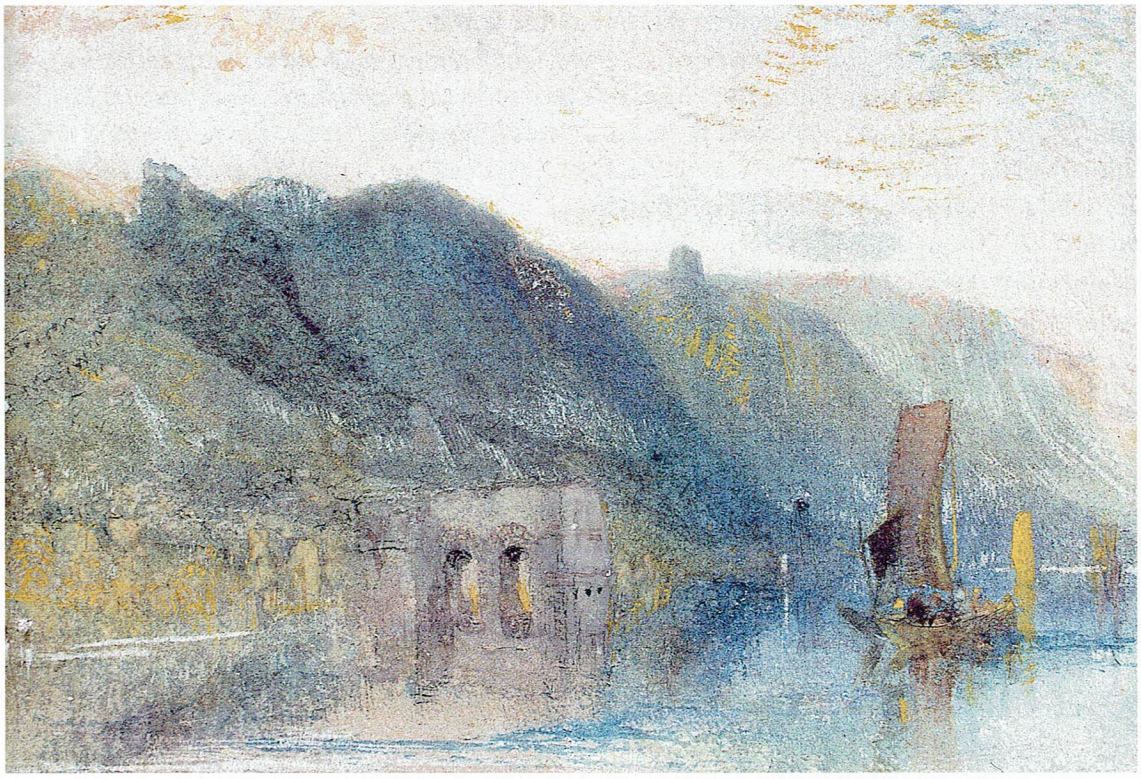
Du bateau, la coupure est plus franche. Jules Vallès à l'approche de Nantes par le bateau à vapeur l'a parfaitement pointée. Dans *"L'enfant"*, il note :

*"Dans ma géographie, j'ai vu qu'on appelait ce pays le Jardin de la France, oui ! et je l'aurais appelé comme çà, moi, gamin ! C'est bien l'impression que j'en ai gardée ; ces parfums, ce calme, ces rives semées de maisons fraîches, et qui ourlent de vert et de rose le ruban bleu de la Loire ! Il se tache de noir, ce ruban il prend une couleur glauque, tout d'un coup, et il semble qu'il roule du sable sale, ou de la boue. C'est la mer qui approche et vomit la marée. La Loire va finir et l'Océan commence... Nous sommes à Nantes"*.

## LE PONT DU BATEAU, LA FENETRE DU TRAIN

Jules Vallès en fait la brillante démonstration dans *"L'enfant"* : le meilleur point de vue sur le fleuve et ses rives, c'est le voyage en bateau qui nous l'offre. Remontant la Loire, le peintre anglais Turner a fait plusieurs croquis de l'église abbatiale du Mont-Glonne, après s'être déjà régalé à Mauves, à Champtoceaux, à Oudon, et avant de s'intéresser aussi à Montjean.

**J. M. W. Turner – Les quais de la Loire devant l'île Feydeau à Nantes 1829**
**aquarelle sur papier blanc**
*Coll. Ville de Nantes, Musée du château des ducs de Bretagne.*



**J. M. W. Turner – Vue du nord-ouest de Champtoceaux 1826-1828**
**aquarelle, gouache et grattage sur papier blanc**
*Coll. Ville de Nantes, Musée du château des ducs de Bretagne.*

Victor Hugo, lui, a crayonné au passage, non l'abbatiale, mais le clocher roman de l'église paroissiale de Saint-Florent. Un dessin précieux, car quelques années après, ce clocher disparaît du paysage, en s'effondrant dans la garenne. Vallès regardait le Val de Loire se dérouler sous ses yeux avec son regard d'enfant. Stendhal, pressé d'arriver à Nantes, est moins attentif. Ce qui l'intéresse sur le bateau, c'est la conversation. Flaubert et son ami Maxime du Camp sont à peine plus attentifs, même si leur regard est un long moment attiré par une jolie fille sur le pont. Hugo, Stendhal et Flaubert n'ont pas été vraiment enthousiasmés par les paysages de Loire, à leurs yeux trop classiques (Hugo qui, de plus, déteste les peupliers), trop plats (Flaubert qui, de toute façon, préfère la Seine), bien monotones (Stendhal)[3].

Ardouin-Dumazet, dans son *"Voyage en France"*[4], nous fait un récit autrement plus circonstancié de sa descente de Loire, du château d'Angers à celui de Nantes. C'est un journaliste. Ses observations sont précises et il s'est documenté. *"L'Abeille"*, le bateau à vapeur sur lequel il a embarqué, effectue alors, en juillet 1908, un de ses ultimes services réguliers. Ardouin-Dumazet explique : *"La Loire avec ses maigres, ses seuils, ses bancs de sable, est d'une navigation trop intermittente"*. Plus de 130 000 tonnes de marchandises ont pourtant été acheminées par le fleuve l'année précédente entre la Maine et Nantes et il note *"qu'on attend des travaux de la Loire navigable le quintuplement du trafic entre La Pointe-Bouchemaine et Montjean..."*.

Il ne manque pas de signaler au passage les vignes de Savenières *"entretenues avec un soin extrême"*. Puis *"le bateau descend à travers un archipel d'îles et d'îlots, cultivés comme des jardins, emplis de hameaux et même de gros villages* (...). *Quelques-uns des bras ont gardé toute l'impétuosité du fleuve, d'autres semblent des étangs endormis. Ce sont les boires"*. (Les bancs de sable, la multiplicité des îles, déjà Stendhal dont le bateau s'était *"engravé"* avait noté cette singularité de la Loire) *"ridicule à force d'îles. Une île doit être une exception sur un fleuve bien appris. Mais pour la Loire l'île est la règle, de telle façon que le fleuve, toujours divisé en deux ou trois branches, manque d'eau partout"*. (Mémoires d'un touriste)

Ardouin-Dumazet approche de Chalonnes : *"Entre le Louet et la Loire, dans une grande île couverte de prairies, on aperçoit, non sans étonnement, les hautes constructions de mines de charbon..."*

Leur succèdent vers Montjean les fours à chaux : *"énormes édifices trapus et ventrus, quelques-uns abandonnés et envahis par la végétation, d'autres travaillant encore* (...). *Grâce à ses fours, la rivière s'anime, des bateaux sont amarrés au pied de chacun d'eux pour charger la chaux. On traite la pierre de la falaise au moyen de l'anthracite du sous-sol* (...). *Petite ville peuplée presque uniquement de mariniers, Montjean est réellement, pour quelques temps encore, à la tête de la navigation de la Loire* (... et) *possède cent cinquante bateaux qui transportent la chaux dans toute la Bretagne"*.

Ingrandes – *"Ses maisons blanches reposant sur leurs terrasses grises semblent ceintes de remparts"*. La Loire a pris ici *"la largeur d'un fleuve d'Amérique"* (...) *"La rivière s'anime de plus en plus, de grands trains de bateaux descendent le courant..."*.

Ardouin-Dumazet a aussi noté les couvertures en tuiles sur la rive gauche. Saint-Florent lui apparaît ainsi *"comme un mamelon couvert de toits rouges"*. (...) *"A la base de la colline, sur une étroite plage de sable, une longue file de pêcheurs à la traîne retirent leur filet"*.

A nouveau, le *"labyrinthe"* des eaux dans une succession d'îles *"verdoyantes"* et voici Ancenis :

*"La cité est séparée du fleuve par une promenade de marronniers plantés symétriquement. Les arbres à fleurs blanches alternent avec les marronniers de Virginie aux beaux thyrses rouges* (...)*"*. Regardant passer le bateau : *"les officiers de la garnison, les oisifs de la petite ville, les paysannes aux costumes voyants forment des groupes fort gais à l'œil"*.

Champtoceaux :

*"Le bourg bâti sur un rocher de forme arrondie et couvert d'arbres présente un des plus beaux tableaux de la Loire. Un pin parasol se détachant sur le ciel bleu évoque les paysages d'Italie..."*. Au pied du coteau, une ruine intrigue Ardouin-Dumazet. Ancien moulin ou péage fortifié, ces *"deux arcades ogivales jetées sur le courant"* ? *"De l'autre côté, Oudon dresse un beau donjon octogonal,*

*surmonté d'une guette qui a le tort d'avoir été restaurée et de conserver les traces de cette restauration".*

Les Folies-Siffait :

*"Cette citadelle pour rire reposant sur rocher que le chemin de fer a troué pour s'amuser aussi par un tunnel (...)"*[5] Clermont, La Varenne, les rochers de Mauves enfin : *"splendidement colorés".* Commentaire de l'auteur sur cette séquence particulièrement romantique du fleuve : *"Si au lieu d'être aux confins de la Bretagne et de l'Anjou, Oudon et Champtoceaux étaient en Allemagne ou en Suisse, la foule s'y presserait car ce défilé est magnifique".*

Puis brutal changement de décor :

*"Déjà à certains signes, aux berges vaseuses, on s'aperçoit qu'on est dans un estuaire".* Comme l'avait déjà observé Vallès, c'est bien ici, en amont de Nantes, dès la Prairie de Mauves, que le fleuve entame son ultime séquence.

Les vignes, les mines de charbon, les fours à chaux, les trains de bateaux, les équipes de pêcheurs, le pittoresque des îles, la beauté des sites : tout est dit dans ce récit d'une Loire encore si active mais qui tourne aussi alors une page : celle des *"paquebots de la Loire"*, la navigation à vapeur sur le fleuve, ouverte moins d'un siècle plus tôt en 1822. La grande marine de Loire, – celle des bateaux à voile, la batellerie de Montjean, vit également ses dernières heures. Le chemin de fer triomphe. C'est à la Loire de chez nous que René Bazin fait directement référence, dans *"La douce France"*, quand il écrit :

*"Les mariniers furent malheureusement intimidés par la vitesse de ces locomotives qui passaient en vue des berges ; ils désespérèrent de leurs bateaux, les démolirent un à un, en firent du feu de bois, et, devant les cendres des chalands, rêvèrent tristement que la profession était morte. L'Administration s'en persuada bientôt. N'apercevant plus sur la surface des eaux, les voiles blanches d'autrefois, elle négligea d'entretenir le chenal et le fleuve s'ensabla...".* (La douce France)

Comme Ardouin-Dumazet, René Bazin, son contemporain, met tous ses espoirs de renouveau de la navigation fluviale dans les travaux de *"La Loire navigable"* sur lesquels Alphonse Allais ironise, en reprenant à sa façon ce que disait Stendhal :

*"(...) Il est sacrilège de prétendre que la Loire manque d'eau. C'est effrayant, au contraire, comme il y a de l'eau dans la Loire. Seulement (...) au lieu de mettre sa coquetterie à se totaliser, M^elle^ la Loire (...) s'amuse, telle la petite folle de l'Ecriture, à se ramifier, à se disperser, à s'épandre, se diffluer, se multifider, s'éperdre (...). Empressons-nous donc – et tout est là – de faire rentrer dans un lit unique ces masses d'eau si stupidement gâchées. Ainsi qu'aux bains publics, côté des hommes, côté des femmes, instaurons à la Loire, côté du sable, côté de l'eau (...). N'aurons-nous pas créé deux Loire ? L'une navigable. L'autre carrossable".* (A la Une)

Le sable comme remblai, pêché à outrance dans le lit du fleuve, avec pour conséquence tous les désordres que l'on sait. Au fond, il y avait quelque chose de tristement prémonitoire en ce qui concerne l'avenir de la Loire dans la boutade de l'humoriste. C'est non plus du pont du bateau, mais par la fenêtre du train qu'on regardera la Loire désormais. Ce qui modifie profondément la perspective.

C'est ainsi que l'a vue l'enfant Prévert remontant de Nantes vers Paris[6] ou Lucien Bodard, la première fois qu'il se rend à Ancenis avec sa mère. Dans *"La Chasse à l'ours"*, il raconte la Loire de septembre :

*"Un ruisseau à côté de mon Yang-Tse-Kiang fangeux – mais dès le premier regard, je l'aime ce fleuve royalement paresseux et méandreux, qui se prélasse entre des bancs de sable doré. Toute la nature est en habit de douce lumière (...)"* La Loire : *"ses entrelacs d'eaux vives, d'eaux stagnantes, de divagations... Elle s'écoule dans une large vallée à fond plat, très ample, très gracieuse, prairies et rangées de saules, encadrée de coteaux couverts de vignes, très bien dessinés, d'une régularité extrême. C'est là que le fleuve se heurtant au granit du Massif armoricain a scié une énorme et harmonieuse entaille".* Le granit en question, c'est ... du schiste, mais peu importe : l'image est forte. Paul Nizan, dans son roman *"Antoine Bloyé"*, évoque *"Cette bonne compagnie du fleuve, qui s'écartait du remblai puis accourait vers lui, à travers des près à demi-inondés et des files de saules de saules à grosses têtes...".*

Cette ligne de chemin de fer qui l'emmène vers Pornichet, puis Quimper et le ramène de Paris vers Saint-Florent, Julien Gracq a consacré de belles pages au spectacle qu'elle offre au voyageur. Ainsi dans *"La forme d'une ville"* :

*"Ce qui me plaisait – et ce qui me plaît encore dans ce trajet quand je le fais de jour – c'était la traînée de banlieue résidentielle, allongée contre le bord de la Loire, qui annonce l'approche de la ville trois stations à l'avance, de la Possonnière à Béhuard, et de Béhuard à Bouchemaine. Il y a là (...) tout un échantillonnage de maisons de campagne qui va du kiosque turco-hindou au faux Trianon, et qui transporte sur les coteaux de la Loire, le style architectural mi-baroque, mi-onirique, des plages de la Belle Epoque"*. (La Forme d'une ville)

C'est par cette ligne que René Guy Cadou, pendant les années de guerre, rejoignait les Poètes de Rochefort, dont la joyeuse troupe venait le chercher à sa descente du train, ainsi que le rappelait Michel Manoll :

*"(...) Nous souvenant avec émotion de ces jours où nous suivions les levées de cette Loire, qui reste pour nous la grande artère de la poésie et de l'amitié, nous nous retrouvons, entre les ceps, marchant allègrement vers la gare des "Forges" où le poète, sa vieille serviette à poèmes à la main, nous entraînait, le portillon du passage à niveau franchi, vers la première tonnelle"*[7].

Y aurait-il encore des poètes ? La magie opérerait-elle encore ? Pierre Garnier consigne dans *"Loire vivant poème"* :

*"20 avril 1998. Toujours agréable d'arriver à Angers ; je débarque par le TGV de 12 heures 59 – et j'entends annoncer : le train pour Savennières, la Possonnière partira du quai 3 – ce train embarque gratuitement les bicyclettes... comme en 1941 au temps de Rochefort quand les poètes arrivaient aux Forges et allaient à vélo jusqu'à Rochefort"*.

A pied, dit Michel Manoll. A vélo, imagine Pierre Garnier. Peu importe. Du Petit Liré de du Bellay à Rochefort et ses poètes[8], l'essentiel est que la Loire s'affirme ici, aussi fortement que vers le Bourgueil de Ronsard et le Saint-Benoit de Max Jacob, un vrai fleuve de poésie, mis plus récemment en chansons avec un égal bonheur par Jacques Bertin, Gilles Servat, Hélène et Jean-François, Serge Kerval, Gérard Pieron...

## « L'ODEUR JAUNE DU PEUPLIER... »

**« Ombrelles des laveuses**
**Qui tapotez les paquets d'écumes**
**Ne laissez sous le linge gonfler**
**Les yeux de savon annelés »**

(Edmond Humeau *"D'ombre câline au buisson"*)

La poésie, oui, mais d'abord au quotidien ; celle des bords de Loire et de leurs lavandières, ainsi décrits à Ancenis par Lucien Bodard[9] :

*"Au débouché de la grande allée ombragée par des arbres centenaires, contre la berge, dans un terrain vague où les ménagères venaient jeter les ordures et où jouaient les enfants des pauvres ! (...) Le linge des lavandières, tendu sur des ficelles autour de la tête du poète, qu'on avait eu la pudeur de faire regarder de l'autre côté du fleuve, vers Liré. Si bien que la facétieuse population d'Ancenis appelait du Bellay "Monsieur de Cul vers Ville" (La chasse à l'ours)"*.

Et en écho, presque en parfaite symétrie sur la rive angevine, ces souvenirs d'enfance de Julien Gracq sautant sur la cale de Saint-Florent du haut d'un tas de perches de châtaigniers destinées aux épis noyés de *"la Loire Navigable"* ou quand il évoque, comme Edmond Humeau dans le quatrain placé en exergue, les jours de grande lessive :

*"...La mère Piton, la mère Huchon, la mère Horeau, solides commères en coiffe à la langue affilée, qui établissaient pour deux jours au bord de la Loire leur boîte garnie de paille où elles lavaient à genoux, meurtrissant le linge sur une planche à grands coups de leur battoir sonore. Ensuite, on*

*étendait au bord de l'eau, au-dessus du lé de prairie étroit qui longe la Loire, sur deux cents mètres de fil de fer accroché aux perches municipales ; ma taille d'enfant brusquement ressuscite le souvenir de la gifle rugueuse et glaciale que je recevais au passage du bout pendant des draps mouillés..."* (Lettrines 2)

De Gracq encore, cette description dans *"les eaux étroites"* de la traditionnelle plate de Loire :

*"Aussi loin que je remonte ma mémoire, la bateau de mon père, la longue et lourde plate vert d'eau avec son nez tronqué, avec sa bascule à l'arrière qui servait de vivier pour le poisson, son banc au milieu percé d'un trou où on pouvait dresser un mât pour une voile carrée, a tenu dans ma vie une place presque quotidienne ; il était amarré au quai de la Loire, à trente mètres devant notre maison ; j'y sautais aussi familièrement, les rames sur l'épaule, les tolets à la main, que, plus tard, j'enfourchais ma bicyclette".*

**« Aux vertèbres des barrages**
**Les cônes peints au minium**
**Sur l'eau s'isolent... »**

(Edmond Humeau, – *"Les bouées de Saint-Florent"*, dans le même recueil qui lui fit décerner en 1956 par Cocteau, Supervielle et les poètes de Rochefort le prix Max Jacob).

D'Edmond Humeau aussi cette si juste observation :

*"La Loire fait son ventre de brochet".*

Pas tendre, Victor Hugo, avec les peupliers qui gâchent, pour lui, les paysages de Loire : *"Le seul arbre qui soit bête"*. Julien Gracq au contraire en aime l'odeur *"L'odeur même de la Vallée"*, indissociable pour lui de sa couleur elle aussi si congénitale aux bords de Loire :

*"Le peuplier : l'odeur jaune, odeur passée comme passe une couleur, un peu surie, un peu poussiéreuse de ses feuilles sur les prairies au bord de Loire, en septembre, a été pour moi l'odeur même de l'automne commençant : je le respirais chaque année, enfant, quand nous allions l'après-midi en promenade vers le Marillais pour la fête de l'Angevine, qui est le 8 septembre..."* (Lettrines 2)

Les soirs d'été, l'odeur était tout autre :

*"L'eau calme, en apparence, et traîtreusement violente dès qu'on y plonge un peu profond, avec cette pénétrante odeur de vase et de poisson qui sort d'elle dès que le soleil descend"*. Le *"giclement de la vase tiède entre les orteils"* et, mais seulement près des berges, *"le sable doux comme celui d'une dune"*. Il y a une sensualité de la Loire, déjà notée par Flaubert dans *"Par les champs et par les grèves"*.

Ce monde si familier du fleuve, si proche, d'une enfance encore à portée de souvenir, n'en est pas moins chez Julien Gracq en totale résonance avec le vaste monde, dont la Loire, par son irrégularité et surtout, en été, ses allures tropicales, offre un étonnant raccourci. Tous les grands fleuves d'Afrique et d'Amérique sont convoqués : Sénégal et Orénoque, *"gris ou bleu selon le moment"*, Nil limoneux, Niger. Tantôt redoutable et grouillant marécage : igarapés et marigots. Puis fleuve de sable, avec ces *"menues coulées de Sahara"* de l'île Batailleuse, où se mêlent lectures d'enfance (Jules Verne notamment), science du géographe et même rêveries bachelardiennes à propos des profondeurs abyssales de l'Evre qu'hanteraient des bêtes légendaires, poissons plus que centenaires...

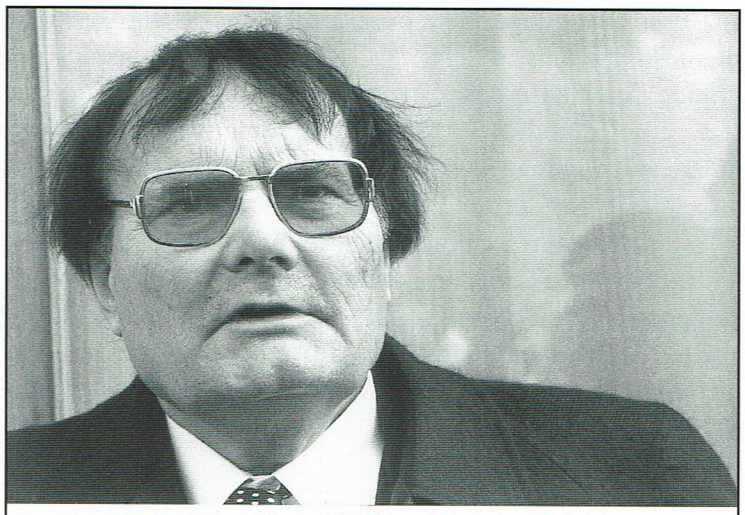
De la Loire au quotidien, Julien Gracq évoque aussi les ponts : celui de Champtocé à Montjean traversé à pied pour se rendre en visite chez l'oncle marinier :

*"Sur sa péniche, dont il était propriétaire, il avait transporté toute sa vie la chaux des fours de Montjean le long du canal de Nantes à Brest. Par la fenêtre, on voyait le bac rustique qui desservait l'île (...) faire coulisser sans bruit son antenne le long de son câble"*. (Lettrines 2)

Et celui de Saint-Florent, qui menait à la gare et que traversait chaque jour un ivrogne pittoresque pour se rendre au café d'en face.

On retrouve chez Hervé Bazin, avec cette même vérité des choses vues et ressenties, ce vécu de la Loire. Hervé Bazin, qui a séjourné plusieurs étés en bord de Loire à Anetz, a parfaitement décrit, dans son roman *"Au nom du fils"*, la grande prée inondable :

*"Perdue au bout d'une tortueuse vicinale aux talus hérissés de têtards d'aune, aux fossés si profonds qu'y remonte l'anguille, l'Emeronce, ce n'est pas une propriété. Près d'une cale désaffectée, d'un semblant de plage, ce n'est qu'un poste de pêche, inabordable l'hiver quand les Ponts et Chaussées ferment les barrières de crue".*



**Hervé Bazin, président de l'Académie Goncourt à Angers en 1984**
*Photo J. Boislève*

Comme chez Gracq précédemment, on mesure là, à cette notation qui, au cœur même de l'été, laisse planer la hantise de l'inondation ancienne ou à venir, tout l'apport indispensable des écrivains pour la connaissance fine de tels lieux.

Non exempte d'une vive nostalgie, chez Léon Sécher et Lucien Bodard, devant la disparition du port d'Ancenis, et d'un certain désenchantement des lieux chez Gracq l'île Batailleuse ou le Saint-Florent *"taylorisé"*, qui n'est plus celui de son enfance.

Une poétesse d'Ancenis, dont Edmond Humeau aimait saluer le talent, Angria Fourrier-Dubart, a réussi dans un même poème *"Vallée inondable"* (dans *"L'âge de la pierre éclatée"*) à dire toute la complexité de cette Loire – fleuve, vallée et coteaux – en résonance permanente avec tout son environnement végétal et animal en de subtiles et surprenantes correspondances :

**« Au bord du fleuve lent**
**j'essaie d'ensauvager l'automne**
**lequel mûrit ici la grappe**
**de préférence à la pomme**

**j'attends la froide saison**
**qui fera monter jusqu'à nous**
**le sel de la mer des Sargasses**
**par la migration des civelles**

**et la laite des poissons sagaces**
**répandue parmi les prairies inondées**
**fécondera au printemps les bulbes**
**d'où écloront les fritillaires**
**en peau de serpent ancestral ».**

Impossible d'être exhaustif : il a tant été écrit sur la Loire, même si on s'en tient à la séquence choisie [10]. Il me faut toutefois citer l'Angevin Louis de la Bouillerie, prêtre et poète, qui a salué en Béhuard *"l'île de lumière"*, bel hommage à la Vierge tutélaire en son sanctuaire du rocher, Notre-Dame l'Angevine, fêtée par les mariniers qu'elle sauve des naufrages.

Pour lui, les prêtres sont à l'image de ces hommes de Loire, debout sur leur plate, poussant la perche, des *"passeurs"*, oui, mais des passeurs d'âmes. Et citer aussi le Nantais Louis Oury, le seul à ma connaissance à évoquer la grande mobilisation contre l'implantation d'une centrale atomique en Basse Loire qui débute là, entre Varades, Ingrandes et Montjean. Dans son roman *"Mon village à l'ère nucléaire"*, on reconnaît Liré ; en réalité, son village natal de Freigné, transposé pour les besoins de la cause sur les plus amples rives de la Loire. La centrale, lui, il était *"pour"*.

Une question se pose à ce point de notre propos : quelle place accorder à de plus humbles plumes dans tout ce *"concert"* de textes ? Je songe à Rose Anquetil, navigatrice solitaire sur la Loire, grande arpenteuse des grèves de la Meilleraie, consignant ses impressions sous forme de poèmes sur son carnet de bord. Je songe pareillement au témoignage romancé de Francis Poul, grand pêcheur amateur aux engins devant l'éternel, *"La toue de galerne"*, où l'on retrouve vive comme le fil du fleuve, vers la cale de Clermont où il habite, toute la mémoire de Loire.

De même, en face, pour les écrivains-paysans de la Divatte, comme Henri Mosset et Raymond Vivant ou Henri Boré, leur collègue de Saint-Jean-du-Marillais. J'invite à relire dans *"Au fil des jours"*, son premier récit-témoignage, les pages sur la pêche dans les boires ou en Loire, ou la chasse au canard sur les prairies inondées pour, fût-ce en braconnant, améliorer l'ordinaire. Il fait aussi mention de noyades accidentelles, venant opportunément rappeler que, particulièrement en Loire, *"il ne faut pas se fier à l'eau qui dort"*.

## « LA LOIRE, FAUSSEMENT DOUCE »

Redoutables, en effet, les *"culs de grève"*, le courant, les remous...

Julien Gracq a expérimenté lui aussi en s'y baignant cette traîtrise de la Loire, ce *"flot insidieusement violent qui râpe et ratisse les grèves de la Loire, et renverse par les épaules comme un chien joueur le nageur qui cherche à reprendre pied..."* (Les eaux étroites)

Emile Joulain, que *"Les fill's de la Loère"* ont littéralement envoûté, a superbement repris, dans son célèbre poème qui porte ce nom un très vieux mythe ligérien, ces sirènes d'une île de l'embouchure venant faire la chasse à l'homme jusqu'au fond de l'estuaire :

**« Et j'irions nous pard', ein soér, comm' la Loère,**
**Dret' en la grand'boér', par ein ch'min d'lumière**
**Qui n's'rait pûs d'argent,**
**Mais du roug'varmeil du soûlé couchant,**
**Ein ch'min d'pardis couler de mon sang... »**

Pour le poète patoisant angevin, la Loire, c'est définitivement *"la Douce, la Traîtresse, l'Ensorceleuse, cette fée, cette déesse pour laquelle de plus en plus je professe un culte..."*.

Lucien Bodard ne dit pas autre chose (dans *"Mon hexagonalisation"*) :

*"Par dessus tout j'aimais la Loire. Ses courants avec leur lueur lisse et froide de lames d'épées, ses remous à la tête des épis qui avaient été vainement construits pour régulariser le fleuve. Et l'été, le sable doré de ses bancs. Il y avait en tout une paix dangereuse. Loire traîtresse, pleine de légendes, pleine de noyés, pleine de trous qui happent, Loire faussement douce. Loire lente. Loire prenante. Loire superbe avec ses îles plates et ses grands arbres droits..."*.

Et son oncle Angebault, qui l'emmenait pêcher à la Rabotière, lui parlait des *"passeurs légendaires qui, en poussant sur des perches, conduisaient leur "plate" à travers les tourbillons. On disait qu'ils jetaient souvent à l'eau leurs voyageurs après les avoir dépouillés"*.

La Loire et ses crimes : des petits égorgés de Barbe-Bleue, plus de quarante en son château de Champtocé – cet ogre sanguinaire qui de J.K. Huysmans à Michel Tournier inspira de multiples auteurs – aux noyés de Carrier et autres fusillés des bords de Loire, des Ponts-de-Cé à Notre-Dame-du-Marillais, en passant par le bain forcé fatal à huit cents filles de joie, précipitées à la *"baille"* par le capitaine Strozzi qui n'avait trouvé, en 1570, déjà, aux Ponts-de-Cé, que ce moyen expéditif pour *"purifier"* son armée, au photographe Robert Doisneau, rappelant dans son album sur la Loire ce drame oublié, commentait :

*"Il y a quatre siècles de cela et, cependant, les courants de la Loire, glissant comme autant de couches de vernis successives, n'arrivent pas à ternir complètement l'image du ballet épouvantable de ces femmes qui n'en finissent pas de tourner, de tourner..."*. Tout ce sang, le *"torrent révolutionnaire"* surtout qui fait dire à Flaubert dans *"Bouvard et Pécuchet"* : *"Mais la Loire, rouge de sang depuis*

*Saumur jusqu'à Nantes, sur une longueur de dix-huit lieues, fit songer Bouvard, Pécuchet également conçut des doutes, et ils prirent en méfiance les historiens.*

*La Révolution est pour les uns un événement satanique. D'autres la proclament une exception unique. Les vaincus, de chaque côté, naturellement sont des martyrs".*

La Loire d'ici, c'est aussi ces pages d'Histoire. Lire à ce sujet, pour ce qui concerne le Passage du fleuve par les Vendéens, Hugo [11] et Michelet, et pour le beau geste de Bonchamps auquel il donne lieu, ce qu'en a dit Aragon [12]. Avec eux, le fleuve se fait à nouveau superbement verbe.

On en revient ici directement au pacte passé de longue date entre le fleuve et la langue qui appellerait tout un développement. Rappelons seulement cette belle remarque d'Hervé Bazin, soulignant à propos des Ligériens :

*"Notre patois, c'est le français"* [13] , et la controverse soulevée par Michel Ragon, à propos de du Bellay [14] *"C'est son français, langue savante, qui a gagné. Il y avait pourtant un autre français possible, plus vert, plus populaire : la langue de Rabelais, qui n'eut point de descendance hormis Céline".* ■

## Notes

1. Cf. Jean Paul Lelu : "Quand la Quête du Graal passait par le Val de Loire", *Mythologie française*, n° 142, 1986.
2. Pascal Quignard a longtemps séjourné à Oudon, où il possédait une maison au bord du Hâvre. Il évoque cette *muette* et ses séjours ligériens dans *"Le salon du Wurtemberg"*.
3. Hugo évoque la Loire dans son *"Voyage aux Pyrénées"*. Flaubert et Maxime du Camp ont écrit ensemble *"Par les champs et par les grèves"* où ils relatent leur longue excursion du Val de Loire à la Bretagne. Dans *"Les Mémoires d'un touriste"* de Stendhal, de nombreuses pages sont consacrées au Val de Loire.
4. Le *"Voyage en France"* d'Ardouin-Dumazet a d'abord fait l'objet de reportages publiés dans le journal *"Le Temps"* avant de devenir un projet plus global et plus littéraire : donner *"une description complète de la France"*. Soit plus de 60 volumes en quinze ans. La 56e série (Berger-Levrault 1910) concernant la Touraine et l'Anjou.
5. Les Folies-Siffait : Julien Gracq leur consacre aussi une belle page dans *"Lettrines 2"*. Sur l'histoire du site, lire aussi *"Un empire pour une demoiselle"* de Jean-Gabriel Bouchaud, Coiffard éditeur.
6. *"Enfance"* de Prévert, dans le recueil *"Choses et autres"*.
7. Michel Manoll, dans sa présentation de René Guy Cadou, collection *"Poètes d'aujourd'hui"*, chez Seghers. René Guy Cadou a été instituteur intérimaire successivement à Saint-Herblon puis au Cellier, pendant les années de guerre. Il fera de la campagne du Cellier le cadre de son roman *"La maison d'été"*. On pourrait citer un autre roman singulier : *"La passion de Vincent Vingame"*, de Marc Elder, dont bien des pages peuvent se localiser sur ces hauteurs du fleuve, entre Oudon et Le Cellier.
8. Sur les poètes de Rochefort et leur Ecole : thèse de Jean-Yves Debreuille aux Presses universitaires de Lyon (1987). Sur Jean Bouhier, qui en fut le fondateur et l'animateur : actes du colloque qui lui a été consacré. Presses universitaires d'Angers (1995).
9. Sur l'ancien port d'Ancenis, lire aussi *"Le printemps au cœur"* de Léon Séché.
10. Plusieurs thèmes plus succinctement abordés dans le cadre de cet article trouvent leur prolongement et les textes cités leur développement dans mon anthologie *"Les plus belles pages de la littérature en Pays de la Loire"* (Siloë 1999), ainsi que dans ma conférence liminaire au colloque Loire-Littérature (Presses universitaires d'Angers 1989) et dans mon exposé-évocation *"Les couleurs de la Loire"* (Les Cahiers du Conservatoire. Conservatoire régional des rives de la Loire et de ses affluents 2000). Sur Julien Gracq et Joachim du Bellay, on peut se reporter à mes portraits-rencontres publiés dans la revue *"Encres de Loire"*, et de même pour Gilles de Rais.
11. Victor Hugo consacre une de ses cinq *"Odes royalistes"* à la Vendée. Ce poème dédié à Chateaubriand, évoque le moment crucial du Passage de la Loire.
12. Dans une conférence sur David d'Angers en 1956, après sa visite à Saint-Florent pour y découvrir in situ la statue de Bonchamps.
13. "Je suis un ligérien". Dans ce texte-préface, Hervé Bazin écrit aussi : *"Ma vie n'a été qu'une navette au long de la Loire, de son grand coude à son estuaire : et quand je ne l'aperçois pas, en été, sinuant paresseusement parmi de blonds bancs de sable ou, en hiver, noyant ses îles, envahissant des kilomètres carrés de près bas où ne surnagent plus au sein des tourbillons que des têtards de saules, je suis en manque : mon œil a soif...".*
14. Entretien avec l'auteur, sur son *"Roman de Rabelais"*.